

Il faisait terriblement froid à New York ; Denis avait seulement le temps de s'agiter inutilement et de marmonner n'importe quoi, pour se sentir en vie. Au sortir de la maison pour prendre l'autobus, malgré l'attrait difficilement résistible de se calfeutrer à la maison bien au chaud, le jeune homme eut une vive surprise : la ville baignait dans une nappe blanchâtre de neige.

Il en avait eu une certaine intuition, au moment de se rendre à la toilette : la rue, entrevue à travers les carreaux de la fenêtre, lui avait paru trop claire à six heures du matin.

Il grommelait un peu, mais, en résigné, il cheminait vers la station d'autobus.

Autour de lui, malgré les morsures cruelles du froid, des navetteurs familiers et des passants marchaient d'un pas alerte. Il pensait qu'ils jouissaient d'une trempe exceptionnelle ; car, lui, il avait envie de rebrousser chemin et de se jeter dans son lit bien réchauffé par des couvertures de laine. Il reconnut au fond de lui-même : « Mon petit Denis, tu n'as pas le choix des moyens, il faut travailler. N'oublie pas les échéances mensuelles. »

Son visage s'assombrit : il aimerait partager l'émulation collective, mais il n'en avait pas le goût (sans trop savoir pourquoi).

Cette journée poisseuse et glaciale, avec de la neige jusqu'aux chevilles, semblait n'avoir sérieusement affecté que lui.

Antoine Archange Raphael

Une force surnaturelle ou pas, inconsciente de lui, avait rendu l'incélément du temps acceptable aux autres et leur avait apporté une joyeuse contagion. L'autobus émergea de la brume et s'arrêta pour accueillir les passagers.

Il n'était heureusement pas comble comme le jour d'avant. Denis choisit un siège près de la fenêtre, loin des ennuis de l'allée dans laquelle les passagers se bouscullaient sans cesse. Deux belles femmes, dans leur vingtaine, élégamment vêtues s'amènèrent, un sourire discret sur leurs lèvres ; elles incarnent la volupté et le charme. Elles tenaient à bout de bras des paquets-cadeaux.

« Ah ! Denis se dit à lui-même. C'est l'époque de Noël si chère aux chrétiens ! Le temps des échanges de cadeaux et des croyances enfantines ; le temps de l'excitation collective... »

Il croyait avoir pensé cette observation, mais il l'avait plutôt murmurée un peu trop fort. Sa compagne de route, une belle femme de vingt-cinq ans, apparemment d'origine latine, le toisa. Il comprit aussitôt l'ampleur de son « indiscretion » et ses conséquences malheureuses possibles. Il demeurait silencieux, immobile. Il eut une lueur d'espoir d'éviter une « réprimande ». Pourquoi ? Sans doute pour son « insinuation » innocente mais peu religieuse.

La voisine de route avait toutefois pris ombrage de son insinuation et avait commencé à bouillir de colère.

Soudain elle s'écria :

« Ah, ah, ah ! Ecoutez mes amis, voici un emmerdeur !

« Il ne voit point d'un bon œil cette atmosphère de joyeuseté, cette ambiance dans laquelle se plonge le monde pour commémorer la venue du Christ sur la terre et promouvoir la bonne volonté, la fraternité et l'amour.

—Quoi ! Denis s'étonna. »

Sa voix se noyait dans la clameur.

Un homme de quarante ans se retourna.

Un sourire narquois déforma son visage. Il avança d'un ton faussement conciliant :

« Ah ! Cher monsieur, vous pensez que vous êtes au-dessus de nous tous !

« Je connais de ces pédants.

« Croyez-moi, mes ami, ils donnent l'impression d'avoir le monopole de la vérité absolue. « Mais écoutez-moi bien, monsieur (sa voix monta d'un cran), vous êtes, comme nous, de la poussière. »

Les passagers, comme un seul homme, applaudirent.

L'une des femmes, porteuses de paquet-cadeaux, observa d'une manière irritée :

« Il y a toujours des stupides sur cette planète qui ne comprennent rien. En revanche, monsieur (elle montra un poing nerveux), vous ne pouvez pas nous dicter votre genre de vie.

« Je suis certaine que vous vivez dans un monde de pensées malsaines et immorales. Monsieur, écoutez-moi bien, repentez-vous pendant qu'il en est temps. »

Un autre tonnerre d'applaudissement s'ensuivit.

Antoine Archange Raphael

Denis, au moment de s'asseoir, avait remarqué une femme d'âge mûr, avec un livre sur ses genoux, dont l'apparence rappelait celle de la bible : les bords des pages étaient rouges ; des signets en toile de couleurs différentes y pendaient.

La femme avait une bouche vache dont les commissures s'ouvraient profondément sur les joues. Denis avait pensé qu'elle était une *sermonneuse* ; mais comme elle avait gardé le silence jusque-là, il croyait avoir commis, cette fois-là, une erreur intuitive. Il avait pourtant vu juste. Dès que la femme au paquet-cadeau avait mentionné : « Repentez-vous... », la *sermonneuse*, comme piquée par un serpent, se mit debout. Elle regarda autour d'elle, puis tout droit à Denis, et elle débita :

« Ma sœur (elle se retourna vers la femme au paquet-cadeau), tu as vu juste. Cet homme est l'incarnation du mal. Il doit se repentir de ses péchés avant qu'il soit trop tard. Le Seigneur m'a envoyée pour vous accompagner ce matin.

« Je m'appelle Sœur Angèle. J'appartiens à *l'Eglise du Seigneur*. Beaucoup de gens pensent que les paroles de l'Ecriture ne les concernent pas. Ils sont éduqués, ils ont de l'argent en poche, ils sont comme de l'acier...

« Mais, ils doivent se rappeler aujourd'hui que le Seigneur a le pouvoir de leur casser les reins, de les soumettre à la grande puissance de son action punitive. Dieu a une certaine manière de rabattre leur caquet.

« Oui, vous riez maintenant (Denis, en effet, souriait), mais rira bien qui rira le dernier. »

Un autre tonnerre d'applaudissements accueillit cette dernière levée de boucliers contre le « mécréant ».

Denis songeait à l'existence omniprésente des dangers de toute sorte dans la vie : il ne croirait point que, ce matin-là, après avoir fini de se laver, de se vêtir, de prendre un déjeuner hâtif, de marcher à tâtons dans la neige floconneuse lui donnant jusqu'aux chevilles, d'attendre patiemment l'arrivée de l'autobus, de payer son frais de transport et de s'asseoir paisiblement dans le siège près de la fenêtre, il s'exposerait à la fureur des zéloteurs religieux, à courte vue.

Avant de *murmurer* un peu trop fort sa pensée anodine sur la *joie contagieuse*, il avait eu un plan innocent de savourer des pages d'un livre instructif sur la préhistoire.

Le bouquin restait encore sur ses cuisses, mais, devant cette avalanche d'animosités, le voyageur avait perdu sa concentration et sa détermination. Alors et alors seulement, il se souvint des actions néfastes de l'intolérance religieuse, la même qui avait motivé les populations primitives et assuré leur agrégation

Cette même intolérance avait causé les horreurs de l'Inquisition et des actes terroristes, dans la suite ; elle avait porté Gengis Khan à déclarer, après le massacre des hommes et des femmes sur son passage, que Dieu avait rendu son bras vaincu. Dans le cas contraire, il n'aurait pas la force et le pouvoir sur les autres.

Cette intolérance pernicieuse, en veilleuse sous le couvert de la civilisation, n'a pas changé à travers les âges.

Antoine Archange Raphael

Par moments, quand un credo bat de l'aile, comme une entité apocalyptique, cette intolérance se réveille et montre ses griffes et ses dents pointues, prêtes à dévorer.

Denis optait pour la *sagesse du silence* et de *l'humilité* devant l'ouragan, comme le roseau se prosterne au passage du vent.

Il eut également, ce jour-là, une réaffirmation de sa croyance selon laquelle la *Nature* en général tend à intensifier l'action engagée avant son apaisement et son arrêt. Aussi un moteur semble-t-il rouler plus vite avant de stopper ; le courant électrique augmente en intensité avant de s'abaisser ; une blessure heurte davantage, au moment de se fermer et de se cicatriser.

Alors, Denis savait que ce *tollé*, une manifestation de la *Nature Humaine* contre lui, s'envenimerait avant d'aller decrescendo.

Pendant une fraction de seconde, il doutait de sa prévision, car la flambée de protestations avait stoppé : de nouveaux passagers s'ame-naient. L'allée devenait un tuyau où grouillait la marée des hommes, des femmes et des enfants qui se frottaient, se bouscullaient et se donnaient des coups d'épaules et de sacs. Surtout ceux qu'on porte au dos !. Et vlan ! Une remarque avancée par un nouveau passager ralluma le feu de la passion !

Le nouvel arrivant portait un costume gris, une chemise blanche rayée de bandes soyeuses, une barbe à laquelle il accordait, selon toutes les apparences, un temps appréciable de soins au cours de ses activités quotidiennes.

Elle était pommadée, peignée et coupée à la base avec une rare symétrie.

Denis reconnut cet homme de visu : comme lui, il travaillait pour *L'Entraide Sociale*.

Il parlait à voix basse à une femme au corps robuste et voluptueux. Denis aurait juré qu'il l'avait vue quelque part, et soudain, il se rappela qu'elle aussi travaillait pour la même organisation que lui.

Alors, la remarque du nouvel arrivant, apparemment intempestive, s'expliqua : la femme lui avait rapporté l'incident :

« Il y a des gens tellement stupides qu'ils ne comprennent rien, même les choses les plus élémentaires, cria-t-il.

« Nous vivons dans une société religieuse. Nous devons accueillir la morale de la majorité. Celui qui n'a aucun besoin de servir Dieu devrait émigrer aux pays des sauvages et des barbares. »

Un autre passager demanda :

« Hé ! Martin, de quoi s'agit-il ? Apparemment quelque chose ne va pas ? »

Le premier montra Denis du menton avant de répondre d'un ton acerbe :

« Je viens d'apprendre qu'il critique la fête de Noël !

—Oh ! Diantre ! s'exclama l'autre.

"Qu'il aille se foutre dans un coin. »

Puis se retournant vers Denis, il s'enquit :

« Ecoutez, qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que voulez-vous prouver ? Monsieur, qui vous a donné le droit de vous croire au-dessus de la société ? »

Antoine Archange Raphael

Des abus verbaux recommençaient à s'accumuler sur la tête du « mécréant », à la manière des coups drus administrés à une porte récalcitrante qui ne s'ouvre pas facilement. Cette mer d'insultes et d'anathèmes rageait si tant que le passager avait un court instant de panique : il se retint difficilement pour ne pas esquisser des gestes de défense contre une éventuelle attaque.

Soudain l'autobus stoppa. Puis, un sifflement strident domina la cohue.

Alors, ce fut le silence absolu.

Le conducteur, un homme d'une belle stature, quitta son siège et vint se planter au milieu de l'allée.

Il promenait un regard circulaire autour de lui et fixait, par moments, l'un ou l'autre de mes *blasphémateurs*.

Enfin il dit de sa voix de stentor :

« Je suis chrétien comme vous. Je m'en vais à l'église tous les dimanches. Je célèbre les fêtes religieuses.

« Mes enfants attendent des cadeaux de Noël de moi, ainsi que mes amis.

« La façon dont vous réagissez cependant n'exprime nullement la sagesse.

« Croyez-moi

« Vous vous comportez d'une manière qui change en un sain l'objet de vos critiques.

« Regardez-le.

« Il est silencieux. Il n'oppose aucune objection à vos critiques acerbes.

« Si quelqu'un vous observe avec des yeux objectifs, il dira que le chrétien c'est lui, les démons c'est vous.

« Est-ce là une manifestation d'amour ? Mesdames et messieurs, je ne le crois pas. De toute manière, l'autobus placé sous ma conduite décrit difficilement un forum où des joutes oratoires peuvent avoir lieu, au moment des navettes.

« En outre, contrairement à ce que vous pensez, il y a des passagers qui aimeraient arriver à destination sans anicroche. Si vous avez des griefs contre ce monsieur placide, il faudra le prendre ailleurs et lui dire son fait.

« Si le vacarme continue, je m'arrêterai à la première station et demanderai à la compagnie d'alerter la police ; car vous me donnez la chair de poule. »

Le calme régnait enfin dans l'autobus.

L'intervention du conducteur avait l'effet d'un saut d'eau glacée lancée aux corps surchauffés des navetteurs pour les remettre à la température normale. Quant à Denis, il avait une dette de reconnaissance à ce « géant » plein de bon sens et de pénétration d'esprit.

Un degré de plus, l'escalade de la colère contre lui tournerait sans doute au tragique.

On a vu des gens mourir pour des raisons moins anodines. Denis prit donc la résolution de garder silencieusement ses pensées au fond de son esprit, au lieu de les murmurer ; car une oreille indiscrete lui attribuerait des motifs personnels.

Le reste du trajet s'effectuait sans avatar.

Antoine Archange Raphael

Denis avait fini par retrouver sa concentration et avait entamé la lecture de son livre sur la préhistoire. Sans s'en rendre compte, son esprit voguait dans les entrailles du passé. Il y voyait les ancêtres de l'humanité chercher à comprendre une réalité à laquelle ils se furent un jour réveillés, avec une conscience troublée, un esprit inquiet et un outillage rudimentaire, pour s'accrocher la vie.

« Au fur et à mesure, les qualités inventives de la nature humaine se manifesteraient.

D'abord, les débuts humains mimaient l'animalité brute. Comme elle, les hommes, les femmes et les enfants avaient assumé leur existence en acceptant les dons de leur mère commune : *La Nature*. Puis, l'humanité, munie d'imagination et d'intelligence, réaliserait la précarité de son existence assujettie absolument aux éléments naturels. Elle commencerait à se créer des outils intensifiant ses actions et ses inventions sur l'environnement.

Elle concevrait l'élevage, l'agriculture et tant d'autres activités plus efficaces que les dons venus de sa mère (la nature).

En outre, ce goût de l'autonomie continue jusqu'aujourd'hui : chaque nouvelle génération étend, à sa façon, l'impulsion originelle de l'aventure humaine.

Naturellement, l'impulsion ne se libère point de certaines manies puériles.

L'une d'elles se manifeste dans la religion qui a commencé par le polythéisme relatif et aboutit au monothéisme absolu. Chemin faisant, l'absolu se fissure.

La religion chrétienne parle de trois personnes en une seule et d'une infinité d'autres éléments mystérieux.

Elle confirme l'importance des anges et des saints élevés souvent au rang de petits dieux, qui entendent des prières pleines de ferveur et jouissent d'une vénération digne de Dieu.

Denis se réveilla de son rêve sur le déroulement des âges. Il devenait conscient d'une riche variété de parfums, les uns plus forts que les autres.

Il essayait de les identifier : *Givenchy, l'Air du Temps, Opium...* Il y en avait de tous les goûts.

L'autobus avait beaucoup progressé.

Denis, plongé dans son identification des parfums, ainsi que dans sa contemplation d'arbres ornementaux, de maisons décorées pour l'imminente commémoration de la nativité, d'enfants criant à tue-tête, d'adultes engagés dans des « confidences innocentes », n'avait pas remarqué le dévidement progressif de l'autobus, au point que, arrivé à destination, il y était le seul avec deux ou trois employés de son organisation, ceux qui avaient versé de l'huile au feu de la passion contre lui.

Certainement, il reconnut aussi sa compagne de route, la vraie initiatrice du tollé.

Antoine Archange Raphael

« Je vois, se dit-il, elle travaille pour l'organisation. Sans doute a-t-elle appris longtemps ma position au sujet des échanges de cadeaux les jours de fêtes.

« Dans le cas contraire, elle ne se formaliserait pas si promptement de mon observation murmurée et n'essaierait point de me jeter en pâture à la furie des *zélateurs*. Je dois l'éviter coûte que coûte. »

Comme il la suivait de près pour sortir de l'autobus, elle se retourna et lui jeta un regard de mépris. Arrivé à la portée du conducteur, il lui donna une vigoureuse poignée de main.

« Merci, dit-il, tu m'as sans doute sauvé la vie. »

Le conducteur sourit. Puis il lui secoua la main en retour et s'enquit :

« Qu'est-ce qui a causé ce tollé contre toi, mon cher ami ? Tu réponds plutôt à la description d'un homme paisible.

—Bon, mon cher ami, j'ai un défaut mignon de murmurer mes pensées.

« Comme j'ai vu beaucoup de voyageurs avec des paquet-cadeaux, je me suis rendu compte de l'approche de Noël.

—C'est tout ?

—Oui (autant que je me rappelle).

—Mais ça ne suffit pas pour provoquer cette colère générale contre toi.

—Tu as sans doute raison, mon cher ami.

« Je passe pour un trouble-fête aux yeux de plus d'un, vu que je refuse de participer aux traditions sociales.

—En tant que chrétien, je ne partage pas ta philosophie de la vie ; mais, mon cher ami, c'est ta vie, tu as le droit de la conduire comme il te plaît.

—Malheureusement, nous réalisons quotidiennement que l'intolérance religieuse ne le voit pas de cet œil. Il faut agir selon la morale de la majorité

« Bon, il est presque neuf heures, je dois signer à temps pour ne pas encourir la colère des gens du même acabit que mes compagnons de route.

—Ça va. Mais, un de ces jours, j'aimerais échanger des idées avec toi. J'aime frotter ma cervelle à celle des grands esprits.

« Cher ami, je te donne ma parole d'honneur : tu n'encourras aucun danger.

—Merci pour le compliment. Bye.

—Bye. »

Denis entra dans l'immeuble logeant l'organisation où il travaillait depuis des années, gagna son bureau et salua des collègues qui l'ignoraient.

Il s'était graduellement familiarisé avec cette indifférence qui, heureusement, ne lui avait pas enlevé ses civilités. Il avait compris que, pour ses collègues, la réponse à un salut trahissait un *effort surhumain* auquel ils ne se livreraient pas, sauf quand ce salut venait d'un chef de l'établissement ; alors, à ce point, ils prononceraient de leur voix la plus chaude un « Bonjour, Monsieur le Directeur. Nous sommes si contents de vous revoir. ».

Ils y ajouteraient souvent une petite phrase admirative : « Comme vous paraissez distingué aujourd'hui ! »

Denis se disait toujours, pour se cuirasser contre cette indifférence et cette *paresse stratégique* : « Ecoute-moi bien, mon cher Denis, tu dois

Antoine Archange Raphael

fournir sept heures de travail. Accomplis ta besogne sans te soucier de l'approbation des autres.

« Tes collègues, dès le début, ne te tiennent pas à cœur. Ils ne changeront pas leur opinion négative de toi.

La société et le tribunal de ta conscience ne demandent pas davantage.

« Le reste ne dépend plus de toi. »

Cette manière de supplication adressée à lui-même, non seulement le consolait et lui donnait plus de cœur pour exécuter sa tâche, mais encore le distinguait des autres, au point de devenir un objet d'intérêt pour ses supérieurs.

Ces derniers ne disaient pourtant rien.

En revanche, ils accumulaient toutes les *tâches importantes* sur le dos de *l'employé consciencieux*.

« Est-ce une manière de punition ? se demandait-il souvent. Est-ce de la considération ? L'avenir éclairera ma lanterne. »

Entretemps, la vie continuait autour de lui.

Des conversations animées et joyeuses fusaient de partout. Elles se déroulaient sur les achats de produits de classe offerts par les *grands magasins* du monde, les repas pris aux restaurants de choix, les séjours édeniques dans des hôtels prestigieux, des moments délicieux savourés avec des « êtres chers ».

Quand la conversation s'abaissait d'un cran, elle avait atteint le moment des confidences intimes sur des conduites souvent blâmables ou même indécentes.

Denis, par un effort de volonté, s'isolait de cette atmosphère de « joyeuseté maladive », et, tandis qu'il travaillait d'arrache-pied, il visitait en esprit ses amis invisibles. Il entendait par là de grands auteurs dont il avait savouré les livres et qui lui avaient façonné son tempérament.